

Léos Van Melckebeke

Homo erasmus

Critique de la léthargie nomade

Léos Van Melckebeke

Homo erasmus

Chaque nuit, le long de la rue de l'université et sur les hectares alentours, de bruyants tas se forment, éructant un anglais incertain. Roi consacré de la *fiesta*, Homo erasmus connaît parfaitement le processus, rodé depuis longtemps, puisque c'est le même qui règne en maître dans toute l'Europe et sa nouvelle République des fêtes. Un seul mot d'ordre : l'accumulation. Toujours plus de mousse, plus de culs, plus de fun, plus d'hectolitres, plus de nationalités, plus de partage, plus de watts, plus de décibels, plus de DJs, plus de cons sensuels, plus de *dancefloors*, plus de *shooters* émétiques, plus de strings, plus de photos. Plus de mélange. Saint de la cuite aliéné au sourire de la meute internationale, grotesque maquilleur du néant, Homo erasmus dégueule sans vergogne son absence d'imaginaire, vomit sans pudeur ses litres de vide et se vautre *en positifant* dans l'obscène indigence de sa pensée. Ses joies ne sont que boulimie ; ses jubilations étroitement codifiées. Même lorsqu'il joue la fantaisie, même lorsqu'il singe l'obscène ou le cynisme, Homo erasmus s'aligne sur le commun, multiplie le même et s'adapte à la misère en cours. (Extrait).

Léos Van Melckebeke est étudiant.

La collection *Retour au réel* accueille toutes les bonnes âmes à la dérive qui trouveront dans l'étonnant décalage entre la promotion marchande du meilleur des mondes par d'autres et leur expérience réelle du pire, une inspiration pour les siècles à venir. Révéler pratiquement, sous la forme de témoignages en situation, le potentiel comique d'une société qui barbote tragiquement dans l'irréel, voilà l'idée. (H.B.)

Déjà paru :

L'œil du cyclo, Harold Bernat, sept. 2012

Éditions dasein — Paris,
Circolo Palmer Eldritch — Lugano.

<http://dasein.biz>

Texte : © Léos Van Melckebeke.
Correction : Catherine Heitzmann.
Conception graphique, police de titrage
et impression : dasein.
Dépôt légal : 2^e trimestre 2013.
Isbn : 978-2-918543-11-4.

Diffusion/distribution :
R-diffusion — Strasbourg.
<http://r-diffusion.org>

8 EUROS / 10 CHF



9 782918 543114

Retour au réel

une édition dasein
& Circolo P. Eldritch

Léos Van Melckebeke

**Homo
erasmus**

Critique de la léthargie nomade

À Jean, solitaire assoiffé
dans le désert des idées saines.

**Voyages, coffrets magiques aux promesses rêveuses,
vous ne livrerez plus vos trésors intacts.**

**Une civilisation proliférante et surexcitée trouble
à jamais le silence des mers. Les parfums
des tropiques et la fraîcheur des êtres sont viciés
par une fermentation aux relents suspects,
qui mortifie nos désirs et nous voue à cueillir
des souvenirs à demi corrompus. (...)**

**Ce que d'abord vous nous montrez, voyages,
c'est notre ordure lancée au visage de l'humanité.**

Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, 1955

**Jeunes nomades, nous vous aimons !
Soyez encore plus modernes, plus mobiles,
plus fluides, si vous ne voulez pas finir
comme vos ancêtres dans les champs
de boue de Verdun. (...) Soyez légers,
anonymes et précaires comme des gouttes
d'eau ou des bulles de savon : c'est l'égalité
vraie, celle du Grand Casino de la vie !
Si vous n'êtes pas fluides, vous deviendrez
très vite des ringards.**

Gilles Châtelet, *Vivre et penser comme des porcs*, 1998

1. En mil neuf cent quatre-vingt-sept, l'idée des technocrates de l'Union était somme toute assez simple : faciliter l'exil des étudiants européens vers les diverses universités dressées sur ses terres, pour ainsi accoucher de cette bien nommée première génération *Erasmus*, européophile, pacifiste et polyglotte, une génération à l'évidence vigoureusement optimiste et divinement équilibrée. Une trinité affriolante de promesses fut assurée à la jeunesse-qui-gigote : le voyage, la fête et le savoir. La quintessence de l'apothéose européenne enfin incarnée. Pourtant, année après année, la réalisation effective de ce dessein bienveillant s'adapte un peu plus à la décrépitude de l'époque. Les doctes technocrates se sont transformés en voyagistes accrédités pour jeunes touristes du Vieux Continent ; la migration convulsive de ces derniers est devenue prétexte à la plus basse insignifiance. Peu importe ce qu'étudient les étudiants Erasmus, peu importe non plus d'où ils viennent. Là n'est pas la question. Ils sont *Erasmus* avant d'être *étudiants*, d'ailleurs ils n'étudient jamais. Pas de temps à perdre, ils doivent déployer leur essence erasmusienne, faire croître cette nouvelle peau, se soumettre à son impératif festif et vite en profiter : il leur faudra muer en *Homo erasmus*.
2. L'estampille fonctionne comme une formule magique sur les consciences flasques : quoi qu'on en fasse effectivement, elle suggère toujours l'extase du bien, l'exaltation de la réussite, la frénésie du positif. *L'expérience Erasmus* sera toujours décrite comme *bénéfique, utile, fructueuse, voire salvatrice*. Et elle empeste aussi avec dédain le contentement de soi-même. En cette année deux mil douze, la joyeuse génération d'ectoplasmes européens célèbre dignement ses vingt-cinq ans d'existence bureaucratique. Vingt-cinq ans ? Philosophiquement parlant, les anniversaires sont des pets de lapins.
3. *Homo erasmus* n'est personne en particulier. Et, pourtant, tous les erasmusiens se conformeront paisiblement à son image rassurante. Ils voulaient lâcher la proie pour lui préférer l'ombre ; mais que faire lorsque c'est l'ombre elle-même qui s'évapore ? *Homo erasmus* est une nébulosité amorphe, un mannequin conceptuel insipide prenant vie dans un parfum de mort. Et sa bêtise est un abîme obsédant.

4. Homo erasmus a environ vingt ans. Il est farouchement convaincu que c'est le plus bel âge de la vie. Il est donc jeune, souriant, sympa, positif et le plus souvent confiant dans l'avenir en général – le sien en particulier. Lointain descendant du « prince des humanistes », avec lequel il ne possède en commun guère autre chose que le patronyme, Homo erasmus se considère avant tout comme un *citoyen du monde* mondialisé. Totalement ouvert sur l'Europe, il se tamponne des éventuelles frontières de celle-ci et la sillonne sans cesse avec souplesse et décontraction. Sa *capacité d'adaptation* n'égalera jamais que son *sens de la tolérance* et du *respect envers l'Autre*, qui ne se résumera bientôt plus qu'à Homo erasmus, c'est-à-dire lui-même, reprographié à l'infini. Si, par mégarde, il s'aventurait quelques instants du côté de l'*otium litteratum*, ce ne serait jamais pour, de Rimbaud, ne retenir que ces mots, bien qu'il n'en comprenne pas la signification : « Il faut être absolument moderne. » Encenseur du progrès qui progresse, et pourtant quelquefois proche cousin d'Homo erectus, il ne fraternise pas souvent avec *sapiens*. Homo erasmus aurait plutôt naturellement tendance à flirter, et plus si affinités incestueuses, avec son frère aîné, Homo festivus.

5. Le plus angoissant, ce n'est pas de partir. Le plus angoissant, c'est de se décider à rester. Au moment du départ, le voilà qui récite des fables glanées sur les bienfaits des voyages comme l'anachorète récite ses psaumes, plein d'espoir et de dévotion. Chacun justifie à sa manière ses propres faux-fuyants. L'appel du large ? Si Homo erasmus n'était pas qu'un printanier étudiant petit-bourgeois, il s'enrôlerait sans tergiverser dans la marine ou la légion.

6. Recroquevillé au fond d'un vieil autobus encrassé, légèrement asphyxié par d'épais relents d'essence et de vomi, Homo erasmus commence tant bien que mal à songer avec volupté à la terre promise où il arrivera bientôt, si les roues n'explorent pas. Ah, l'Italie ! La patrie des humanistes et des artistes ! Ses paysages fascinants et la splendeur de ses campagnes ; ses villes tant aimées des peintres et des poètes ! La Florence de Michel-Ange, la Rome de Pasolini et la Venise de Corto Maltese ! L'illustre Empire romain, l'éclosion de la Renaissance et le *Risorgimento* ! Le néoréalisme de Rossellini, Visconti et De Sica ! Dans l'esprit embrumé de notre voyageur en extase, l'effet est immédiat :

les odeurs douteuses d'urine caféinée s'évaporent peu à peu, le chauffeur à moustaches, aussi affable qu'un gardien de goulag, prend soudain des airs insoupçonnés de mandoliniste napolitain – *quand la lune se lève à Marechiaro même les poissons lui font l'amour* –, tandis que la sordide aire d'autoroute se métamorphose presque en une inattendue oasis. Ô alchimies trompeuses, ô poussiéreuses romances rongant une âme asséchée ! Ô cruelles espérances dans l'euphorie du départ !

7. Après avoir passé une douzaine d'heures à somnoler comateux sur la banquette en mousse de la diligence motorisée, Homo erasmus échoue donc au sud de la plaine du Pô, à la lisière des Apennins, dans la ville de Bologne. Pourquoi Bologne ? Fondée en mil quatre-vingt-huit et fraîchement rebaptisée *Alma Mater Studiorum* pour fêter son entrée dans le nouveau millénaire – merveilleuse illustration de ce profond désir de *revival* antique, son université est considérée comme la plus ancienne du monde occidental. Elle attire depuis sa création des nuées d'étudiants *venant du monde entier* – et sans doute au-delà. Reine du savoir et de l'érudition, symbole éternel de l'excellence universitaire européenne, cité emblématique de l'immortelle République des lettres, *Bologna la Dotta* n'est-elle pas l'eldorado de tout citoyen du monde en devenir, l'éden des apprentis humanistes du nouveau millénaire, en somme l'authentique paradis des erasmusiens ? Plusieurs milliers y émigrent ainsi chaque année, faisant de cette ville un terrain d'observation privilégié du quotidien d'Homo erasmus. Celui-ci espérera parfois, le naïf, s'y rêver lointain descendant des étudiants ancestraux qui l'y précédèrent naguère, tels Copernic, Mozart ou encore Dürer, ces fétiches fièrement brandis par tous les cuistres dépourvus d'audace comme derniers remparts de leur hypocrisie.
8. Rechercher un lit pour ces quelques mois d'exil, inéluctable besogne inaugurant l'immersion bolonaise de notre nomade erasmusien. Ne croyez pas trop vite les vendeurs de bonheur collectif en bobines ni les espérants sots, ces joyeux enchanteurs du réel réellement merdique. La concurrence est âpre entre les jeunes humanistes, chacun furète donc hâtivement dans son coin en dépouillant au fur et à mesure de leur épais crépi d'annonces les murs de la via Zamboni et son district universitaire. Pour beaucoup d'entre eux,

ce ne sera pas tout à fait *l'Auberge espagnole*. Et puis, s'il accepte certes d'être mobile, Homo erasmus a aussi besoin de repères et ne voudrait pas risquer l'éventuel vague à l'âme guettant le voyageur, le spleen de l'éloignement ou même l'angoisse passagère de la solitude. Il s'agglomérera donc volontiers avec ses nombreux compatriotes délocalisés comme lui, réduisant ainsi au néant son rêve d'une progression linguistique fulgurante et sans effort. Quant aux plus aventureux, même la perspective improbable consistant à se retrouver colocataire d'un autochtone prénommé Fabrizio, aussi dépressif que déprimant, en proie à une profonde phobie sociale, à la vie totalement creuse et ennuyeuse, et dont la seule sortie – un ravitaillement en aliments biologiques et autres herbes médicinales – rythme chaque fin de semaine son existence morne et triste, même cette perspective, apocalyptique, n'est jamais à exclure.

9. À peine délocalisé, notre Érasme du nouveau millénaire se voit déjà assailli d'invitations électroniques pour d'inquiétantes beuveries internationales, aux noms bien obscurs : *Official World Wide Party*, *Crazy Count Down*, *Drink Lottery*... Au premier abord, cette bouillie mono-linguistique l'étonne quelque peu : n'était-il pas censé avant tout s'imprégner de la langue locale, reine de la Renaissance ? Ne devait-il pas se perdre dans ces sonorités chantantes magnifiées par les poètes de jadis, tels Dante et Pétrarque qui fréquentèrent eux aussi les bancs de l'*Alma Mater* ? C'était sans compter sur la nouvelle langue de l'Europe, nouvelle langue du monde qui a de longue date dépassé les espérances du malheureux Dr Espéranto. Très vite, Homo erasmus s'accommodera parfaitement de cette hégémonie linguistique, d'ailleurs comment ferait-il autrement pour communiquer avec ses semblables, quand la moitié d'entre eux n'ont jamais balbutié le moindre embryon de phrase en italien avant d'entamer leur transhumance ? Dans un sursaut de lucidité, il s'interroge : après tout, pourquoi diable s'entêter à apprendre une langue encore usitée dans guère plus de trois pays – et encore, en tenant compte du vénérable État de Sa Sainteté ? Quelle plus-value, économique et professionnelle, gagnerait-on à savoir parler l'italien, une langue reléguée au statut de quasi-dialecte à l'échelle de la terre et vouée irrémédiablement à l'extinction ? Pourquoi se perdre en métaphores poétiques alors qu'une glose desséchée suffit amplement à l'inanité des palabres erasmusiens ? Les professeurs

locaux eux-mêmes l'ont bien compris, et proposeront souvent aux humanistes illettrés des examens en anglische. Et Homo erasmus de rêver à l'éradication de tous ces vieux patois et à l'instauration d'une langue unique pour plus de communication et de citoyenneté mondiale. Une langue unique pour un unique homme, universaliste, unidimensionnel, universel.

10. Âme de la République des lettres et du *Rinascimento*, illustre prêtre évangélique – mais « connu pour avoir été un adversaire du dogmatisme », précise immédiatement la Commission européenne pour rassurer d'éventuels grincheux – et glorieux écrivain humaniste, Érasme de Rotterdam joue donc le rôle de caution culturelle et de totem historique impérissable pour Homo erasmus. Celui-ci hérita de son nom, alors qu'il aurait été pourtant beaucoup plus amusant de lui léguer sa devise : *Nulli concedo*, « Je ne fais de concessions à personne. » Qu'importe si les ineptes *Marketing Courses* en anglais ont aujourd'hui majoritairement remplacé l'exégèse latine et grecque, qu'importe si la communication insignifiante et permanente via ordinateurs a largement supplanté la correspondance d'antan – éradiquant de la sorte les notions d'espace, de temps et toute sensation d'éloignement –, qu'importe encore si l'avion et l'autobus ont détrôné depuis bien longtemps la calèche et la caravelle – *voyager* et *arriver* ne signifiant ainsi plus rien. Il faut y croire, faire revivre le passé, se persuader que tout a bougé mais que rien n'a changé, rêver que ça continue comme avant, que l'histoire n'est pas encore finie et qu'elle reste pour toujours à *écrire*. « Nous vivons une époque formidable ! », couine le plumitif sociologue et coach du temps présent. Aujourd'hui doit sans cesse prolonger hier, Homo erasmus sera donc éhontément présenté et reconnu par tous, lui-même s'en laissant parfois convaincre, comme une version contemporaine et évidemment améliorée de l'humaniste voyageur d'un *xvi*^e siècle définitivement passé et bien dépassé. Le progrès ne s'arrête pas, par principe. *Couvrez ce réel que je ne saurais voir*, voilà la nouvelle imploration tartuffienne de la modernité.

11. Avant d'entreprendre sa migration vers ces terres inconnues mais gorgées de promesses, Homo erasmus croyait naïvement qu'il susciterait, une fois arrivé chez l'autochtone, un intérêt naturel, un désir spontané de découverte,

voire un léger émerveillement devant l'altérité qu'il incarnerait alors. D'aucuns lui avaient même vanté les vertus de ce mystérieux *charme de l'étranger*, censé lui assurer d'abondantes aventures amoureuses. Pourtant, il se rend vite compte que sa présence apparaît cruellement banale et anodine aux yeux de la population locale ; que celle-ci ne soulève aucun étonnement, ne provoque aucune curiosité. Il a beau se démener, rien n'y fait. Ses gesticulations atypiques, sa mine égarée et son regard de pain perdu n'attirent aucunement l'autochtone. Si toutefois l'un d'eux venait à remarquer son étrange accent, ce ne serait en aucune manière pour lui demander s'il vient de Belgique, de Suisse ou du Danemark, mais pour lâcher ces trois piteux mots avec un clin d'œil complice : « Tu es Erasmus ! » Noyé parmi d'innombrables congénères délocalisés comme lui, ne pouvant échapper à sa situation erasmusienne, notre humaniste du nouveau millénaire commence à percevoir avec amertume l'écrasante insignifiance de son existence. Il est là, semblable à tous. *C'est normal, c'est Erasmus*. Face à cette déception narcissique inattendue, même les spécimens les plus indociles, mêmes les derniers insoumis éprouveront parfois la tentation de s'abandonner, avec une sincère mauvaise foi, à la raison du plus grand nombre. Peut-être qu'un jour, comme tous les autres, il leur arrivera de céder à la contagion, de *jouer à être* pour décorer d'illusions leur ennui. Un jour seulement, c'est déjà bien trop. Après tout, la seule vraie dignité est celle de l'exclu.

12. Homo erasmus redoute l'isolement, hait la solitude, exècre les silences. Pour affronter sa pénible condition d'exilé, il évitera soigneusement et sans trop de mal l'autochtone, potentiellement hostile, pour lui préférer la compagnie d'autres expatriés comme lui et se dissoudre ainsi dans la masse mondialisée. Pour ce faire, il pourra sans délai compter sur l'*Erasmus Student Network* locale, l'usine à fêtes officielle et soutenue financièrement par la Commission européenne. Ce tour-opérateur pour étudiants en exode sera chargé de « faciliter leur intégration dans le pays d'accueil ». Curieusement, le moyen retenu pour favoriser cette intégration locale consiste bien souvent en une agglomération en paquets de tous ces apatrides *en perte de repères*. Mais son objectif primordial est, précise-t-elle pour plus de transparence festive, de « promouvoir les échanges », sans néanmoins préciser la nature de ceux-ci, le

plus important étant bien sûr d'*échanger* – même du vide, même dans le vide. Jamais à court d'idées, les fidèles de cette secte internationale des fêtards en exil doivent désormais se saluer en utilisant le velouté petit mot « Pallomeri », terme finnois signifiant « piscine à boules ». À priori, leurs encéphales cotonneux s'y sont d'ores et déjà noyés.

13. Parmi les multiples activités que proposent ces agents d'ambiance cosmopolites – subventionnés par l'Europe en marche –, certaines témoignent d'elles-mêmes du désastre actuel et méritent d'être rapidement évoquées. Muni de sa carte de membre, Homo erasmus ne devra ainsi déboursier que soixante-dix euros au lieu des six cents demandés au ladre de l'ancien monde pour participer au *Barman Course*, animé quatre jours durant par un véritable *docteur ès cocktails*, et perfectionner de la sorte sa science des breuvages fluorescents, dans un pays où d'autres s'obstinent encore à déguster un vieux chianti à l'heure d'une Europe mondialisée, sans frontières ni différences. En effet, pourquoi tenir encore compte des spécificités culinaires locales, des conditions naturelles ou de la géographie même, quand d'immenses pistes de ski sont construites en plein désert de Dubaï ? À Venise comme à Bologne, les McDonald's locaux ne désemploient pas. Pour les bourses vides, un honorable *Beer Pong Contest* – alliage improbable entre le ping-pong et la traditionnelle biture à la bière – est gracieusement organisé sous la forme d'un tournoi à *élimination directe*. N'oublions pas l'ébouriffante *Laser Combat Experience*, simulacre festif de guérilla spatiale entre amis, armés dans la bonne humeur de fusils infrarouges. Une activité initialement conçue dans les années soixante-dix pour l'entraînement de l'armée américaine, mais fort heureusement désormais accessible à tous, pour le bonheur des abrutis frustrés du service militaire et trop couards pour entrer dans les rangs. Passons sur le traditionnel marché de Noël, la fête de la Saint-Valentin, la sortie bowling ou la nouba d'Halloween, des classiques, pour signaler les cours de Hatha Yoga, gymnique indienne traditionnelle qui pourra permettre à Homo erasmus de purger son corps de toutes les saloperies ingérées quotidiennement dans cette société pleine de gras et pourtant en crise – mais sûrement s'agit-il de crises de foie ? Surtout, ces festivités orientales lui offriront peut-être enfin l'occasion tant espérée de se frotter à l'Autre : quoi de plus *exotique* et *dépaysant* que l'Inde, *naturelle et pure*, riche